La Belle Aux Gants Noirs

FEUILLETON DE L'ABEILLE

I

Vers la fin du mois de mai 188... les journaux parisiens annoncèrent en de courtes notes insérées à la fin des chroniques théâtrales, que le concert annuel offert par la Falterni pour faire entendre ses élèves aurait lieu le 5 juin suivant, dans les salons du Grand-Hôtel.

Ceux-là seulement qui, par passion, par nécessité professionnelle, ou par genre, suivent sans en rien laisser échapper le courant musical qui prend sa source à Paris pour se répandre en ondes sonores sur tout l'univers, avaient noté cette annonce que le grand public n'avait ni remarquée ni retenue.

Un concert sans particulière attraction d'étoile fameuse ou d'orchestre émérite, sans billets imposés par le zèle indiscret des protecteurs d'un artiste ou des promoteurs d'une œuvre charitable, n'est jamais une distraction que la foule convoite. Mais le clan des initiés aux mystères de l'art lyrique, des critiques musicaux, des amateurs forcenés, la bande des directeurs à l'affût des naissants phénomènes et ces Parisiens de Paris pour lesquels tous les spectacles sont attrayants dès qu'ils y peuvent être admis alors que leurs amis en seront exclus, n'avaient eu garde de s'en montrer dédaigneux. Comme toujours, les billets avaient été l'objet de sollicitations ardentes et nombre de demandes tardives avaient été repoussés ,inexorablement.

Dans certain milieu, et pour toute une coterie, ce concert était un événement, marquait une date, avait un caractère spécial qui lui donnait à peu près le premier rang dans la série infinie des solemnités analogues.

Depuis que la Falterni avait quitté la scène où elle s'était montrée, de 1840 à 1860, la rivale et quasi l'égale des Malibran, des Sontag et des Persiani, elle s'était consacrée au professorat, le noble duc dont elle était devenue l'épouse légitime, ne trouvant pas suffisants pour lui les revenus des sommes autrefois amassées par elle, au cours de sa carrière dramatique. Elle avait donc fondé et dirigeait une école de chant, rapidement devenue fameuse, d'où sortaient chaque années des élèves capables de tenir avec succès les premiers emplois sur les premiers théâtres du monde. L'habile femme avait eu le talent et le bonheur d'avoir pour disciples les plus illustres et les plus acclamées des canatrices contemporaines. Depuis quinze ans environ toutes celles dont la voix et l'art avaient ébloui le monde et fait la fortune des entreprises théâtrales étaient sorties de cette officine féconde, véritables nid de fauvettes et de rossignols.

Aussi, de tous les points du globe, les jeunes filles douées de quelque voix et désireuses de suivre la carrière lyrique accouraient-elles pour demander à la Falterni les secrets de son style et ce premier rayon de gloire qui s'attachait au seul titre "d'élève" de sa glorieuse académie.

Chaque année, au commencement de l'été, une audition solennelle était donnée devant un public choisi; et souvent la renommée, dès cette première épreuve, s'emparait brusquement d'un nom obscur, l'auréolant d'un nimbe, et l'emportant ainsi, d'un bond, près des cimes lumineuses où l'attendait le succès définitif.

Donc, au jour indiqué, sans qu'il eût été besoin de faire poser aucune affiche sur les colonnes de la ville, ou de faire répéter par les journaux la note une fois insérée, la foule commença d'envahir, dès avant neuf heures les salons illuminés du Grand-Hôtel; foule spéciale, un peu bizarre, comme Paris seul peut en voir surgir dans un des multiples recoins de son enceinte cosmopolite, et qui semblait venir en droite ligne de quelque Babel inconnue. Parmi les représentants favorisés de l'aristocratie française, parmi les critiques, les artistes, les notabilités de Paris, tous les types les plus dissemblables de la race humaine s'emmêlaient, groupés en cette cohue qui s'efforçait vainement de paraître homogène. Toutes les langues, tous les dialectes, tous les accents bruissaient dans les conversations échangées; toutes les couleurs, toutes les nuances, tous les types apparaissaient sur ces visages que Dieu n'avait point faits d'abord pour être rapprochés; tous les caprices des goûts les plus disparates éclataient et se heurtaient dans les toilettes qui, pour la plupart, n'avaient de parisien que l'étiquette.

C'est que, à côté des Français élus et conviés par la Falterni, les parents des jeunes élèves étaient admis de droit à ces solennités qui donnaient, en petit, le spectacle de la vallée de Josaphat un jour de résurrection.

Et les voitures succédaient aux voitures, franchissaient le trottoir, pénétraient sous la voûte, tournaient autour du grand bassin central qui scintillait sous les feux mulicolores des foyers électriques; les portières étaient ouvertes par des laquais en livrée bleu foncé, galonnée d'or; les arrivants descendaient, prenaient pied sur les larges marches du perron où la foule curieuse des voyageurs, fumant ou causant dans de larges fauteuils de jonc, s'amusait à les regarder passer. Ils disparaissaient ensuite dans l'antichambre de la grande salle, à la porte de laquelle la Falterni se tenait majestueuse et bienveillante, accueillant d'un sourire, d'un geste amical ou d un mot de bienvenue ses invités que, par un prodige de mémoire ou de diplomatie, elle semblait connaître intimement tous... sans hésitation.

Quelques jeunes gens portant à la boutonnière de leur habit de gros bouquets noués d'un ruban tendre, se tenaient groupés derrière elle, offrant des programmes, conduisant à leur place les spectateurs et veillant à ce qu'aucune chaise ne demeurât inoccupée.

Au bout d'une demi-heure environ, la salle était pleine.

Soudain, les lustres étincelèrent sous la pression du gaz subitement accrue. La Falterni, avec des airs de reine, belle encore sous ses cheveux gris, nattés en couronne, et dans sa robe à longue traîne, toute scintillante de jais, remonta l'étroite allée ménagée de la porte à l'estrade, et vint s'asseoir près du piano. L'accompagnateur, que nul n'avait remarqué, était à son poste, indifférent et triste, laissant errer ses doigts distraits sur le clavier en une longue série de modulations harmonieuses.

Presque aussitôt, d'un coup d'éventail, le professeur donna le signal, les murmures des conversations s'apaisèrent, chacun s'agita légèrement, cherchant une posture commode ou une posé avantageuse, et parcourant des yeux le programme, en attendant que la première élève fît son entrée.

Il était formidable, ce petit programme gravé par Stern, sur une double feuille de parchemin et pourvu d'un crayon que retenait une légère ganse de soie. Il ne comportait pas moins de vingt-trois numéros, tous, ou presque tous, choisis dans l'œuvre de cette école italienne qui brilla d'un si vif éclat au commencement de notre siècle, et qui depuis...

Le professeur n'avait évidemment pas cessé d'adorer les dieux aimables qui jadis avaient protégé la cantatrice... Sémiramide et Desdemona, Rosina, Lucia, Norma, Zaïra demeuraient pour elle les types immortels de l'art lyrique. Aucune ride ne plissait les fronts marmoréens des belles héroïnes à bandeau lisses: les cavatines à la fois mélancoliques et fleuries où se peignent sans retenue tant d'amours traversées, tant de délicieux égarements, tant et de si douloureuses folies, demeuraient, à son jugement, en même temps que la plus sauve des musiques, la plus sûre et la plus glorieuse démonstration qui se puisse fournir d'un véritable talent et d'une parfaite éducation artistique.

C'est ainsi que devant un public attentif, les allegros succédèrent aux andantes, les roulades aux gammes, les trilles aux grupetti.

Après chaque morceau, les applaudissements éclataient; quelques personnes prenaient des notes, tandis que d'autres biffaient d'un trait l'air écoulé, soit pour faire usage du petit crayon, simplement, soit pour mieux marquer les étapes du concert et prévenir toute confusion entre l'air entendu et celui qui restait à entendre.

Des propos louangeurs, en différents idiomes montaient comme un encens; et la mélodie coulait ,coulait, sans qu'aucune raison décisive apparût aux esprits philosophiques qui fût de nature à en faire prévoir l'épuisement.

Vers dix heures et demie une légère fatigue engourdissait visiblement l'auditoire; quand vint l'entr'acte, quand les hautes fenêtres et les baies du plafond s'ouvrirent un instant pour laisser pénétrer dans la salle un peu d'air nouveau, chacun s'agita, se leva, et, sans quitter sa place, souffla, s'ébroua, se détendit de mille manières.

Tout en célébrant comme il convenait les mérites réels et divers des jeunes chanteuses, tout en rendant de justes hommages au professeur que tout l'univers envie à la capitale française, on était près d'avouer qu'un peu d'ennui se mêlait à tant de plaisir. Cette succesion continue d'air fleuri finissait par produire chez les uns un engourdissement proche parent du sommeil, chez les autres inquiétude nerveuse que la bienséance toute seule parvenait à vaincre, sinon à calmer en ses manifestations intimes. Au bout d'un quart d'heure, les valets revinrent fermer les fenêtres, et quelques personnes murmurèrent: "Déjà!"

Néanmoins, chacun reprit sur sa chaise son attitude attentive; l'accompagnateur revint se placer devant le piano, et tel était en ce moment l'état des esprits, que l'attention se porta sur lui qu'on n'avait pas même regardé jusqu'alors.

C'était un grand jeune homme mince, fort beau de visage, auquel une pâleur marmoréenne et des cheveux noirs bouclés donnaient l'aspect fatal et séduisant des héros du romantisme. On eût juré que, pour soutenir les cavatines de ses Lucies, la Falterni avait obtenu le concours de "sir Edgard Rawenswood" lui-même. Il semblait d'ailleurs accomplir sa tâche avec un ennui profond... mais résigné, comme un lion se soumet aux caprices du dompteur derrière les barreaux de sa cage. Il accompagnait avec talent, le corps immobile, suivant sa partie d'un air indifférent et vague où pas une lueur ne passait, révélatrice d'une émotion quelconque. Le morceau terminé, il remplaçait par un autre cahier la partition devenue inutile, non sans avoir consulté le programme étalé sous ses regards.

L'attention qu'il avait ainsi capivée ne se détourna de lui que pour se porter sur l'élève, chargée d'exécuter le numéro douze et qui, celle-là, ne ressemblait du moins à aucune de celles qu'on avait entendues au cours de la soirée.

Délicate et frêle, cette jeune fille avait l'air hautain, presque dur, que la misère donne à l'orgueil. Les traits étaient réguliers et fins comme ceux de certains camées du musée de Naples. Deux grands yeux, presque trop grands, éclairaient son pâle visage où nulle rougeur, nul reflet de sang ne mettait la marque de la vie et que semblaient écraser de leur poids des cheveux fauves redressés et tordus comme une crinière. Contrairement au luxe de ses camarades, elle était vêtue d'une très simple robe unie de légère soie et n'avait d'autres bijoux que deux énormes bracelets d'or mat qui semblaient abattre sous leur poids ses mains grêles, gantées de noir, et les river pendantes aux plis droits de sa robe. Elle marchait sans grâce et sans sourire, la tête immobile, le regard farouche, plus semblable à quelque figûre hiératique de Gustave Moreau qu'à une Parisienne de vingt ans, chanteuse de cavatines. Loin de soulever l'enthousiasme, son apparition n'excita que la surprise. Quelques rires mal étouffés s'étaient même fait entendre, lorsque le pianiste, d'une main puissante, attaqua le prelude du cinquième acte de l'Africaine.

Cette musique, glissée dans le programme comme une concession aux partisans des théories avancées et de l'art nouveau ,différait des airs précédemment exécutées autant que l'artiste qu'on allait entendre différait des autres jeunes filles applaudies et proclamées "charmantes."

Soudain, sans qu'un geste, sans qu'un mouvement ait laissé deviner que cette frêle statue vivait et vibrait, d'une voix légèrement frémissante, mais d'une ampleur admirable et d'un timbre sans égal, elle déclama douloureusement la plainte de Sélika:

D'ici, je vois la mer immense et sans limite
Ainsi que ma douleur!
Et le flot furieux qui bondit et s'agite,
Hélas! comme mon cœur!

Par l'effet d'un charme subit, tous les auditeurs furent brusquement tirés de leur somnolente indifférence; tous les esprits se tendirent; le silence acquit une intensité extraordinaire, et l'art, l'art tout-puissant, accomplit ce miracle qui est à la fois sa raison d'être et son but, d'unir dans une même pensée les auditeurs et l'artiste.

Le drame de douleur et d'amour décrit par Sélika, mourante devant l'immense Océan, sous le ciel des tropiques, devint instantanément le drame de chacun. Un phénomène se produisit, identique aux phénomènes du rêve, mais avec une plus large part de conscience permettant l'enchaînement logique des sensations et, par conséquent, augmentant l'intensité du plaisir ressenti. Chaque personnalité particulière s'évanouissait pour se fondre en une personnalité nouvelle; la notion du temps, l'effort de la volonté, les appréhensions, les souvenirs, les vulgarités de l'existence réelle s'éliminaient des âmes ravies loin de la terre sur l'aile robuste de l'idéal approché. On planait. Le silence le plus profond régnait tant que vibra la voix de la jeune fille. Mais dès que son cri final eut retenti, l'enthousiasme lentement amassé déborda en une clameur infinie, saluant l'enfant sublime qui venait de révéler la sublime inspiration de Meyerbeer.

L'impression était si profonde que toutes les jalousies s'étaient fondues comme neige au soleil, chez les parents et les amis des rivales de l'artiste. La Falterni, contrairement à la règle qu'elle s'était imposée, applaudissait debout, triomphante, radieuse; et devant ces acclamations, la sombre jeune fille demeurait immobile, un peu inclinée, presque impassible.

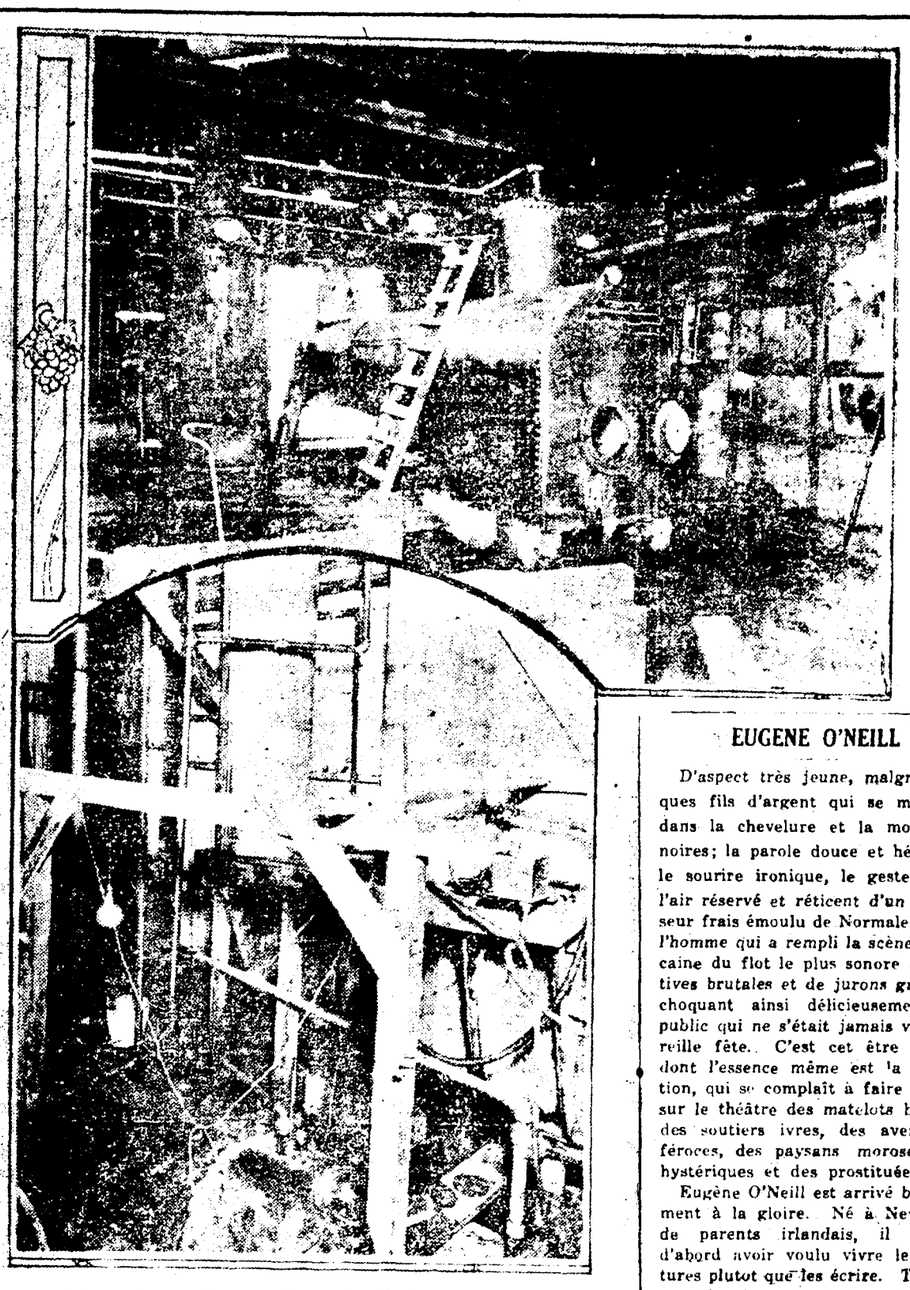
Bientôt, des "bis!" impérieux jaillirent de toutes les lèvres: le premier moment de surprise étant passé, on voulait renouveler la sensation éprouvée, remonter sur les hauteurs si rarement fréquentées où l'on avait un instant séjourné.

A Suivre

CUNARD

En France en 6 jours ou moins, sur un des "Trois Géants" partant chaque Mardi pour Cherbourg—
BERENGARIA AQUITANIA
MAURETANIA
Courtoisie. Confort. Cuisine par excellence.
Renseignez vous chez l'argent de la Cie Cunard,
205 Rue St. Charles,
Nouvelle-Orléans, Louisiane.

NON, CE N'EST PAS UNE USINE



Nous avons ici une bonne photographie de distillerie, la plus grande saisie jusqu'à maintenant par les agents de la prohibition. L'aménagement, dit-on, était le plus complet. Il y avait des accessoires en quantité, et toutes les facilités pour distiller la liqueur en grande quantités. La capacité était de 600 litres par jour. La valeur est placée environ $30,000.

EUGENE O'NEILL

D'aspect très jeune, malgré quelques fils d'argent qui se montrent dans la chevelure et la moustache noires; la parole douce et hésitante, le sourire ironique, le geste étroit, l'air réservé et réticent d'un professeur frais émoulu de Normale, tel est l'homme qui a rempli la scène américaine du flot le plus sonore d'invectives brutales et de jurons grossiers, choquant ainsi délicieusement un public qui ne s'était jamais vu à pareille fête. C'est cet être discret, dont l'essence même est la distinction, qui se complaît à faire évoluer sur le théâtre des matelots bourrus, des soutiers ivres, des aventuriers féroces, des paysans moroses, des hystériques et des prostituées.

Eugène O'Neill est arrivé brusquement à la gloire. Né à New-York, de parents irlandais, il semble d'abord avoir voulu vivre les aventures plutot que les écrire. Toute sa première jeunesse s'est passée sur la mer, non comme élégant yachtsman ou comme touriste, mais comme matelot. Sur les derniers bateaux à voile qui font le cabotage et le long cours du Nord au Sud du Pacifique et de l'Atlantique, il a vécu la vie rude, crue, monotone ou agitée d'un homme d'équipage. Comment et pourquoi il a quitté la mer, je n'ai pas pensé à le lui demander. Il doit y avoir eu entre elle et lui un drame caché qui se trahit dans son œuvre en de curieux accents d'attirance et de peur. Il se retira, tout jeune encore, dans un port de pêcheurs du Massachusetts et là, à Provincetown, s'essaya à écrire des nouvelles. Mais les courtes histoires s'arrangeaient sous la plume de façon si scénique que, céant à l'influence d'une colonie d'acteurs qui passaient leurs vacances dans la petite ville maritime, il abandonna le récit pour le drame. La socitété des "Provincetown Players" était créée. Les premières œuvres de Eugène O'Neill ont été jouées dans leur vraie atmosphère de saumure et d'embruns, sous le vent de la mer. Bientôt, les "Provincetown Players" apportèrent ses pièces à New-York. En 1918 il fut joué pour la première fois dans sa ville natale. Aujourd'hui, cinq ans après, il est dramaturge américain le plus en vue parmi les jeunes, et à la veille d'être le plus célèbre à l'étranger; Londres en ce moment donne Anne-Christie, avec la troupe qui l'a créée à Paris; on annonce que l'Odéon va donner le Singe velu et l'Empereur Jones.

INTOXICATION PAR LE GAZ

Les gaz d'échappement peuvent être toxiques et certains malaises observés en automobiles peuvent, nous dit M. R. Gd., dans la Revue Scientifique, être dus à l'absorption d'oxide de carbone.

Des accidents mortels se sont produits dans des conditions analogues pour des ouvriers endormis dans un atelier mal aéré où fonctionnait un moteur à explosion.

La construction des tunnels entre New-Jersey et New-York (sous l'Hudson) qui seront livrés à la circulation des automobiles, a donc posé un certain nombre de problèmes de ventilation. Des commissions spéciales ont alors étudié la question que nous signalions. Elles ont déterminé la quantité et la composition chimique des gaz d'échappement produits par les divers types de véhicules automobiles dans des conditions variées de température, de charge, de vitesse. Elles ont recherché les effets physiologiques des produits contenus dans les gaz d'échappement et déterminé la teneur tolérable qui ne produit pas d'accidents appréciables.

La toxicité est due à l'oxyde de carbone dont les gaz d'échappement peuvent contenir en moyenne 7 pour 100 et qui est produit à raison de 30 à 60 litres par minute. L'oxyde de carbone est le seul produit nocif quand l'essence de pétrole est utilisée comme carburant. Quand celui-ci est de la bezine, il peut y avoir des produits secondaires dangereux.

Profitons du temps de la récolte dans les diverses sphères de l'activité afin de nous assurer des réserves pour les saisons improductives.

La Bonne Cuisine

Bon à savoir.—Depuis très longtemps on a l'habitude de recouvrir les confitures qui sont dans les pots où elles doivent être conservées de rondelles de papier imbibées d'alcool. Cette précaution sert à empêcher que le sucre contenu dans les confitures ne se cristallise. Ce procédé n'est pas infaillible car l'alcool s'évapore, le papier sèche, et le but n'est pas atteint. Il est préférable de remplacer l'eau-de-vie par de la bonne glycérine, dont on imbibe la feuille des deux côtés. La glycérine ne s'évapore pas et sa présence arrête la cristallisatio ndu sucre.

Pots au chocolat.—Si vous voulez faire 6 pots de crème, râpez très fin 6 tablettes de chocolat. Mettez cette poudre dans un récipient et faites dissoudre au bain-marie. On obtient une bouillie compacte; ajoutez à cette bouillie un jaune d'œuf par tablette de chocolat; remuez bien avec une cuiller de bois. Battez les blancs jusqu'à ce que ce soit bien lié, 10 minutes à un quart d'heure. Versez la crème dans de petits pots. Faites-la le matin pour le soir ou la veille pour le déjeuner.

Reine des Poudings.—1 tasse de miettes de pain, 1 chopine de lait, une demi-tasse de sucre, 2 jaunes d'œufs, un petit morceau de beurre, l'écorce et le jus d'un demi-citron. Après cuisson, étaler sur le dessus une couche de confitures ou de gelée, puis les blancs d'œufs battus avec 2 cuillerées à soupe de sucre. Faites brunir légèrement dans le four.

Croutes aux champignons.—Les champignons doivent être aussi frais que possibleà les éplucher, les jeter à mesure dans une casserole avec du beurre et le jus d'un citron; les saler, les sauter de temps à autre pour les empêcher de noiroir. Une fois tout épluché, couvrir la casserole et activer le feu; après quelques minutes d'ébullition, égoutter les champignons, les saupoudrer de faire, ajouter un peu d'eau, assaisonner de poivre et ail finement haché; laisser jeter quelques bouillons, lier avec des jaunes d'œufs battus à l'aide d'un filet de vinaigre et verser le tout sur des croûtes de pain séchées, beurrées et tenues très chaudes.

Toats à la signoret.—Coupez des tranches de pain d'un demi-pouce; faites-les légèrement griller, beurrez-les et ajoutez-y une forte couche de purée de foie gras. Assaisonnez d'une pincée de poudre de Cayenne. Posez avec symétrie sur chaque tranche, quatre filets d'anchois, saupoudrés de cerfeuil finement haché.

Michat.—Prenez une pinte de farine de maïs, échaudez-la, mélangez avec cette farine six ou sept œufs que vous jetterez dedans l'un après l'autre en remuant bien après chaque œuf. Ajoutez une cuillerée de cognac, une cuillerée de fleur d'oranger, vingt morceaux de sucre fondu; un peu de beurre, du sel; puis éclaircissez ce mélange avec du lait. Ensuite, battez les blancs en neige et versez-les dans la pâte qui doit être assez claire. Faites cuire au four.

UN CRITIQUE

Gustave.—Quel rôle ta femme a-t-elle dans la pièce d'amateurs?

Henri.—Elle joue la cuisinière.

Gustave. —Ch! je ne savais pas que c'était une tragédie!

EXPLICATION

—Cette peinture que vous voyez vaut, au bas mot, $40,000.

—Oh, je comprends, le cadre est doré.

LE REMEDE

—Mon fils oublie absolument tout ce que je lui dis et lui dis et lui fait faire.

—a-tu jamais essayé de lui faire voir une fuite de gaz avec une bougie allumée?

UN ECHEC FRANCAIS A LA TROISIEME COMMISSION

Genève.—A la troisième commission (désarmement), parmi les divergences qui existaient entre la majorité de cette commission et lord Robert Cecil d'une part et la délégation française d'autre part, figurait la question de savoir si l'Allemagne pourrait être admise à signer le futur traité d'assistance avant de faire partie de la Société des nations.

La France répondit par la négative, estimant que le traité d'assistance mutuelle ne peut convenir à un Etat qui n'a pas rempli toutes ses obligations internationales, ainsi que l'exige précisément l'article premier du Pacte de la Société des nations.

Aujourd'hui, malgré les efforts de M. Lebrun, ancien ministre, délégué de la France à Genève, la commission du désarmement par 16 voix contre 7, s'est prononcée en faveur de l'admission de l'Allemagne.

A signaler que M. Jouhaux, parlant au nom du groupe ouvrier, ne s'est pas déclaré d'accord avec M. Le brun. Il lui est apparu indispensable que le traité conserve son caractère d'universilité.

LE NOUVEAU REGIME

Madrid.—Le général Primo de Rivera est décidé à mettre fin à tous les abus, à commencer par celui qui consiste à mettre dans des postes avantageux des personnes peu compétentes, mais bien recommandées. Désormais l'avancement, dans les administrations officielles, ne se fera plus que selon l'ordre de mérite.

Les membres du Directoire travaillent actuellement à la préparation de nouvelles mesures. Le Directoire est en train, assure-t-on, d'élaborer un plan d'action au Maroc qui permettra d'en finir rapidement avec la campagne qui s'éternise. Le secret le plus absolu est gardé là-dessus.

Une ordonnance du Directoire supprime complètement tous les jeux de hasard qui étaient encore tolérés dans certains clubs, notamment au cercle militaire.

Le roi a signé le décret créant des grands somatens espagnols (gardes civiques) dans toutes les provinces d'Espagne et les possessions d'Afrique.

Une femme d'esprit sait toujours écouter un idiot qui parle.

FAIBLE, NERVEUSE, SANS COURAGE

Une Dame de la Louisiane dit qu'Elle n'a "Jamais Rien Trouvé de Meilleur que le Cardui pour une Personne Epuisée."

Morgan City, Lne.—"C'est difficile à moi de dire tout le bien que j'ai obtenu par l'usage du Cardui," dit Mme I. G. Bowman, du No. 1319 rue Front, de cette ville.

"J'étais tellement epuisée que je ne pouvais plus rien faire.

"J'étais mince.

"Je n'avais pas d'appétit.

"Je ne pouvais pas me reposer et bien dormir.

"J'étais si faible et si nerveuse que je ne prenais plaisir à rien.

"Je souffrais beaucoup, mais le pire de mes tracas était ma faiblesse et de devenir si vite fatiguée et découragée.

"Cette condition nerveuse était pire que mes souffrances.

"Quelqu'un me parla de Cardui, et me décidait à m'en servir.

"Après m'être servi de quelques bouteilles j'ai repris mes forces. Je n'était plus si nerveuse et commençait à manger et à dormir et à devenir forte, et bientôt rétablie.

"Je n'ai jamais rien trouvé d'aussi bon pour une personne épuisée."

Si vous souffrez comme cette dame de la Louisiane, il est raisonnable de supposer que vous aussi trouverez le Cardui bien utile dans votre cas, comme des milliers d'autres femmes.

Prenez Cardui, le tonique des femmes.

Achetez une bouteille chez votre pharmacien aujourd'hui.—Adv.

STATEMENT OF THE OWNERSHIP, MANAGEMENT, CIRCULATION, ETC., REQUIRED BY THE ACT OF CONGRESS OF AUGUST 24, 1912, OF

L'Abeille de la Nouvelle Orleans

PUBLISHED EVERY WEEK AT NEW ORLEANS, LA.

FOR SIX MONTHS ENDING SEPT. 30, 1923

Publisher, The Times-Picayune Publishing Company, New Orleans, La.; Editor, L. K. Nicholson, New Orleans, La.; Managing Editor, J. E. Edmonds, New Orleans, La.; Business Manager, John F. Tims, Jr., New Orleans, La.

OWNERS—Names and addresses of all stockholders of The Times-Picayune Publishing Company: Mrs. Cecile Generes Baker, Mrs. Constance Baker Lorens, Albert Baldwin, Estate of D. G. Baldwin, Inc.; G. B. Baldwin, John H. Baldwin, Robert B. Baldwin, Mrs. Sarah V. Baldwin, Seth L. Baldwin, Mrs. J. M. Black, J. W. Bostick, Mrs. Chas. J. Bourg, Jr., Chas. J. Conrad, Mrs. Jos. W. Dale, Frank Dameron, Mrs. Alma Baldwin Denegre, George Denegre, Misses Gertrude M. and Helen H. Fell, Mrs. M. G. Foster, Mrs. E. M. Gilmer, Mrs. Hilda Phelps Hammond, Cleo Hanna, Miss E. L. Hanna, Mrs. Eloise C. Hanna, Ralph Stonewall Hanna, A. P. Howard, Estate of C. H. Hyams, C. H. Hyams, Jr., C. H. Hyams, III, Hugh McCloskey, Harry McEnerny, Mrs. Alice G. Miller, D. D. Moore, L. K. Nicholson, T. P. Nicholson, L. and Y. Nicholson, Nicholson Realty Company, Laurence O'Donnell, Esmond Phelps, Mrs. J. G. Pool, Mrs. Emma M. Quintero, Thomas G. Rapier, Mrs. A. N. Reed, Edward G. Schlieder, H. J. Seiferth, Mrs. Edna Trist Waldo, W. J. Walton, Mrs. Amelia B. West, Wheeler and Woolfolk, L. A. Winterhalder, of New Orleans, La.; Henry F. Baldwin, Jr., of El Paso, Tex.; Charles S. Clark, Isidore Hernsheim, Mrs. Isabel Ledyard, A. H. Morris, D. H. Morris, Miss Arthemise B. Ottman, of New York City, N. Y.; John L. Ebaugh, of Baltimore, Md.

Known bondholders, mortgagees, and other security holders, holding 1 per cent or more of total amount of bonds, mortgages or other securities: No bonds; no mortgages; no other securities.

JOHN F. TIMS, JR., Business Manager.

Sworn to and subscribed before me this first day of October, 1923.

(Seal) EDWARD HASPEL, Notary Public.

(My commission expires at my death)